

Spiritualité Cathare

hier, aujourd'hui, demain

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 9 Printemps 1992

EDITORIAL

Sommaire

- 1- Editorial
- 2- Montségur, Montagne inspirée, Montagne cosmique
- 6- Manès et le manichéisme
- 8- La Provence et le Comtat Venaissin à l'heure toulousaine
- 14- "L'Impur"
- 20- Le Zodiaque Musical de Saint-Bonnet-le-Château
- 25- Rimbaud :
- Illuminations et silence*
- 28- Vie de la Société

Directeur de la publication :

Mlle Lucienne Julien

23, av. du Pr. Kennedy

11100 Narbonne

Maquette - impression :

Imprimerie Tinena - 11500 Quillan

Tél. 68.20.01.02 - Fax 68.20.11.94

"Spiritualité Cathare, hier,

aujourd'hui, demain"

Dépôt en Sous-Préfecture de

Narbonne le 24 janvier 1990

parution au Journal Officiel,

le 14 février 1990

Nous voici encore une fois à l'équinoxe de printemps, période d'équilibre entre Jour et Nuit, Lumière et Ténèbres.

N'est-il pas urgent de retrouver en nous cette même volonté d'équilibre qui se manifeste périodiquement dans la nature, dans le cosmos. Or la vie sociale, la vie morale, tendent de plus en plus vers les excès, la violence, le déséquilibre.

Les humains sont inquiets.

Nous savons que le monde matériel est fondé sur le mal, on n'y vit qu'en tuant, qu'en détruisant, en absorbant des êtres vivants. Dans son apocalypse, St Jean a prédit la fin de ce monde de la mort ainsi que la séparation des chercheurs de Lumière de ceux qui s'enfoncent dans les ténèbres.

Un monde nouveau se crée, jour après jour, à travers haine et douleur, dans un monde ancien qui s'écroule dans des convulsions de plus en plus violentes suscitées par la volonté de puissance et la haine.

De toute leur conscience, avec toutes leurs forces, les hommes de notre temps ne devraient-ils pas coopérer à la transubstantiation de la Terre, à sa transformation en une terre nouvelle dégagée des Ténèbres ?

Les Cathares, au 13^{ème} siècle, avaient sans doute accepté le sacrifice de ce qui ne pouvait encore se réaliser car il fallait que la pensée humaine revienne vers l'Esprit par une connaissance individuelle et par une volonté libre.

Faisons nôtre cette impulsion du 13^{ème} siècle, qui voulait maintenir la foi en l'esprit, développer les forces spirituelles d'avenir pour que les humains soient non plus des destructeurs mais des rédempteurs.

C'est là le sens profond du véritable manichéisme. L. Julien

Montségur, Montagne inspirée, Montagne cosmique

“Père Saint, Dieu juste des bons esprits, toi qui jamais ne te trompas, ni ne mentis, ni n’erras, ni ne doutas, de peur que nous éprouvions la mort dans le monde étranger à Dieu, puisque nous ne sommes pas du monde et que le monde n’est pas de nous, donnez nous à connaître ce que tu connais et à aimer ce que tu aimes”.

Ceci, c’est le rituel de la Sainte-Eglise Cathare suivi d’une prière à l’Etre suprême, que René Nelli a traduit et commenté dans son livre “Ecritures Cathares”. Cet extrait constitue le début de cette prière positive.

Il est permis de penser que certains Purs ont reçu la visite matérielle d’Elohim. Ces “Célestes” viennent d’ailleurs à un moment rendu favorable par l’ascèse psychosomatique cathare. Etres semblables à nous et pourtant différents, être ayant matérialité et pensée, ils ont transmis un message important à ceux qui avaient acquis le pouvoir de l’accueillir et de ne pas le dénaturer.

Il s’agit donc, dans la démarche du Parfait, de se préparer à supporter les chocs énergétiques de la ren-

contre cosmique, à rester lucide pendant l’Echange, à conserver le souvenir intact des paroles prononcées. Ce développement particulier de la disponibilité intérieure universelle est long mais celui qui se contentait d’exister se met à vivre, à partir d’un instant déterminé. Le morcellement artificiel du temps ne peut plus l’atteindre. Oui, des Immortels, même physiques, étaient présents parmi les Cathares de Montségur. Tout cathare authentique pouvait pratiquer un tel dépassement, mais peu y sont parvenus. Quelques Parfaits, en nombre très réduit, ont eu la joie de dialoguer effectivement avec des extra-terrestres.

Avant de descendre dans le bûcher, chaque “Frère” a eu à choisir avec les “Consolés” voués aux

flammes les “Evadés” missionnés, les “Evadés” renonçant provisoirement à leur idéal.

Or, ceux des bûchers sont revenus et il existe encore des Extra-terrestres parmi les plus illuminés des parfaits Cathares. Car leur pensée vit toujours grâce aux Flammes d’ailleurs. Ils ont un rôle essentiellement catalyseur des énergies cosmiques déclenchées lors des cérémonies. Le drame de Montségur a peut être été une tentative manquée d’installation d’un guidage extra-terrestre sur la planète Terre.

On peut comprendre l’ampleur de l’acharnement d’une partie des terriens pour conserver ce qu’ils croient être leur patrimoine. Mais devant l’impression d’une impossibilité d’accord, devant le rejet de tout contact réel, le repas de partage et de dialogue, ils sentaient bien venir leurs exclusions et ceci d’autant plus qu’ils voulaient, par tous les moyens, éliminer les autres. Car le terrien est après tout chez lui sur terre, il considère que sa domination est normale, même si elle est bestiale et sanglante. S’il avait un comportement philosophique véritable, il n’y aurait pas de problème de conflits planétaires ou transplanétaires. Chacun aurait une pleine conscience du social, de l’universalité du cosmique; il agirait en accord avec le

non périssable. Si l’être humain était réellement tolérant, il accepterait de recevoir en lui et autour de lui ce qu’il ne connaît pas ou ne peut pas connaître. mais il est obsédé par les tactiques de prise du pouvoir matériel qu’il projette partout; il ne sait pas encore comprendre. Il n’a pas pris le temps de traduire les signes envoyés dans les âges par le Boudha, par Lao Tseu, par Jésus Christ, par Saint François d’Assise et par tous les Inconnus.

Saint François d’Assise qui, par exemple, ne s’est prononcé que contre une représentation dévalorisante du catharisme, est malgré tout un Cathare dans l’âme par sa simplicité, par sa pauvreté, par son panthéisme et sa pureté, par ses dialogues avec les animaux et par ses visions intérieures.

Tout ordre cathare, à la fois initiatique et religieux, est une Fraternité blanche d’Inconnus. Cette réalité est bien présente dans la pensée de ceux qui partent le soir vers leur temple secret creusé dans le roc. Ils marchent à travers la nuit; empruntent des sentiers détournés, escaladent des pentes abruptes. Ils se retrouvent enfin dans une lumière intérieure qui paraît venir du centre de la terre. La roche s’ouvre, l’espace jaillit au visage de ceux qui regardent encore. Ils vivent ensemble dans l’Infini.

Des paroles unies chantent l'invocation aux maîtres passés, l'invocation à la lune et au soleil, l'invocation à la nuit et au jour, l'invocation au néant créateur pur et à la parité de la lumière. Puis, après un silence indéterminable, une méditation collective démarre sur le symbolisme vital de la lune et du soleil. Les Parfaits Cathares en sont tous leurs rayons, toutes leurs étincelles vives. Oui, les Cathares sont les Frères, les chevaliers de la lune et du soleil. Ils se purifient maintenant en cheminant lentement vers la montagne inspirée.

De nos jours les défigurations paranoïaques et commerciales sont trop nombreuses dans les domaines des pseudo-initiations. Or, la base vitale des existences est une source dont la Pureté est l'éveil cosmique dans toute sa réalisation sacrale. Les Brûlés de Montségur qui sont presque tous revenus parmi nous - nous lancent leur appels à la fraternité forte et vraie. Ils raniment la flamme vitale de cette tradition que nous pouvons retrouver dans ces terres de l'Occitanie ensoleillée. L'ordre cathare vous enseigne que nous sommes libres de regarder le Cosmos, de vivre en harmonie avec la nature, de penser par nous mêmes, de nous ouvrir à notre propre forme de tolérance. La tradition de ces "Braves Bougres" comme on les

appelait, ne fait jamais place à la haine destructrice ou dislocatrice des éléments. Elle est là pour répandre les flots abondants de cette force vive qui triomphe de toute forme de haine, de toutes ses racines et de son fondement. Elle se montre directement dans les attitudes, les gestes, les paroles simples et accueillantes des gens de la terre du soleil. Elle est dans les regards pénétrants et bienveillants de tous ces inconnus, qui, à travers les univers, ont décidé de penser et qui doivent se cacher pour cela.

Après des nuits, les nuits viennent encore, puis les jours et la mort et les soleils. Après tant d'interrogations aux blocs de rochers, aux pierres, une révélation vient vers l'homme isolé. Montségur, le pog de Montségur est une montagne inspirée à valeur de pilier cosmique et de centre du monde.

En tant que pilier cosmique, Montségur est un lieu de communication avec l'au-delà. Il est le temple ouvert vers le haut, ayant pour toit l'azur, les étoiles, les univers. L'homme, passant par lui, devient ou redevient force ascensionnelle de liberté cosmique; il s'élançe par delà le Bien et le Mal, dans l'immortalité pure.

En tant que centre du monde, le Pog est le point autour duquel

s'organise tout le reste, la référence de base sans laquelle la vie n'est plus possible, le tremplin de toute forme d'activité. Centre mystique parce que Centre réel, il est le moment de la centralisation des énergies émises et reçues, des énergies apparemment perdues et de celles de l'avenir. Cette réalité centrale est l'occasion irréversible du passage éventuel de l'homme purifié dans une autre dimension, condition particulièrement importante de l'ouverture de la porte sur l'infini.

On a beaucoup parlé du pessimisme cathare et on a souvent dit que sa philosophie conduisait au suicide. Je pense, pour ma part, que c'est la fréquentation quotidienne de l'injustice, de la misère, de l'abandon de la haine et du refus de chercher à connaître qui pousse le purifié. Non, le catharisme n'est pas une religion du suicide. Il est dur, mais ce n'est pas parce qu'il est d'une austérité extrême que le catharisme conduit à la mort plus ou moins volontaire. En fait, c'est l'existence banale qui est mort. La vie se trouve dans le sacré; or la vie cathare est un processus d'accès au sacré universel. Elle est une réaction à la souffrance et au désespoir. Le catharisme ne peut pas être pessimiste, il n'est que la prise de conscience du malheur de l'exil humain sur la planète terre. Cette

religion, justement parce qu'elle est intérieure, cosmique et infiniment tolérante, nous donne un moyen de dépassement efficace. Elle permet le contact avec l'invisible et, dans ce mouvement vers la science sacrale, l'homme retrouve enfin sa nature vivante. Et si on pouvait prouver que la pensée cathare est empreinte de pessimiste, on serait bien obligé d'en conclure que ce pessimiste est lucide et en cela réalisme. Au lieu de s'enfermer à l'intérieur de gémissements catastrophiques, il est un tremplin de sublimation.

Après avoir longuement erré sous le soleil, après s'être accroché aux pentes abruptes, après avoir regardé jusqu'à ne plus voir et avoir cherché jusqu'à l'impossible, le sacré a jailli des rochers purs. Tout ce qui gravite autour de la montagne inspirée est un espace sacré; entrer en lui, c'est aller Ailleurs, c'est ouvrir la porte de l'Infini. Montségur contient une lumière intérieure que nous ne pouvons pas définir. Il est le réceptacle des forces cosmiques depuis les périodes les plus lointaines, il est harmonisation de l'homme au cosmos. Il suffit, pour éprouver cette parfaite harmonie de gravir les pentes du Pog à l'aube du 21 juin, au solstice d'été, de cette fête de Jean, le maître mystique de l'église des Purs.

La pensée cathare est donc bien la manifestation d'une énergie matérielle traditionnelle, elle est la résultante des découvertes et des travaux de ces véritables initiés purs œuvrant pour la science du sacré. Tout ceci est traditionnel parce que n'est pas mort, parce que, là, rien ne peut mourir, parce qu'effectivement fondamental pour toute forme de vie. L'ailleurs ne peut qu'être présent dans ce sacré Pur qui ne stérilise jamais, qui ne fait pas dévier la spontanéité, qui amplifie, développe, anime et vivifie.

Cette science sacrale de la foi cathare est l'espérance de l'homme étranger au monde infernal. Perdu dans la désolation de la haine, de la souffrance et de la peur, il parvient au sommet de la montagne inspirée, de la montagne cosmique, il regarde les étoiles. Et après les avoir attendu en vain, et espéré inutilement, des signaux se manifestent alors dans l'espace interplanétaire, dans la Pierre, dans les torrents et dans les forêts.

Enfin, l'ouverture va se réaliser...

MANES ET LE MANICHEISME

(suite)

Avant l'apparition du dogmatisme augustinien Manès avait fondé ses communautés dans lesquelles était donné l'enseignement qui constituait une synthèse des gnoses. Or en 869 surgit un nouveau danger pour la vie spirituelle. Le Concile de Constantinople supprime l'Esprit en l'homme : celui-ci, après les décisions de ce concile n'est plus constitué que d'un corps et d'une âme et tous ceux qui contreviendront à cette décision consulaire seront considérés comme hérétiques et paieront de leur vie la croyance en la triplicité de l'être humain.

Cependant la vie de l'Esprit va être renforcée par la rencontre de deux courants spirituels. Celui qui d'est en ouest va apporter à travers la

Bulgarie l'enseignement manichéen et celui qui va de l'ouest vers l'est, celui du celtisme, celui des Chevaliers de la table Ronde. Les initiés des deux courants vont donner aux humains de nouvelles impulsions spirituelles. Vers le 10^{ème} siècle, les disciples de Manès vont atteindre les Pyrénées. Une légende ésotérique affirme même que Manès se serait alors réincarné dans la région méridionale et ses adeptes auraient porté le nom de Perceval ou Cathare. Peut-être est-il possible d'admettre que les légendes du Graal, de Perceval, de Lohengrin seraient nées dans ces confréries. Perceval cherche le château du Graal et sa pureté lui permet de guérir Amfortas, les Cathares se réfèrent aux textes gnostiques; leur vénération va non point vers la Vierge Marie mais à Sophia la divine sagesse. Les doctrines des deux courants présentent des similitudes; des gestes rituels : l'imposition des mains, se retrouve dans l'un et dans l'autre cérémonial. C'est essentiellement la conception du mal qui reste la même. La Cène secrète d'origine bulgare et le Livre des deux principes permettent de préciser certains points et de réfuter l'accusation de dualisme absolu imputé aux Cathares. A l'origine Satan appartient à la sphère des trônes et gouverne les vertus des cieux; mais il veut établir son propre

royaume en face du Royaume de Lumière. Il se révolte et Dieu le laisse régner sur les pêcheurs et tenter les injustes. Les Anges séduits n'ayant pas leur libre arbitre ne peuvent "choisir"; ils succombent à la séduction de Satan. Parmi eux se trouve Lucifer "le fils du diable principal" placé à la tête des rebelles. Et la lutte continue sur le firmament. Satan dit à Dieu "J'ai pêché, aie de la patience à mon égard je te rendrai toutes choses". Les âmes abusées, séduites viennent habiter "les corps de boue" tissés par Satan et elles iront de "tunique en tunique", de corps en corps, jusqu'à ce qu'elles aient retrouvé par purification complète le monde spirituel. Dans le Paradis céleste elles ignoraient la distinction entre bien et mal et de ce fait elles n'avaient point de liberté. Lorsque ces âmes auront "la puissance de faire le bien et le mal ce sera mieux pour (elles) dit la prière cathare. Le Mal est donc indispensable pour que l'homme puisse devenir une créature libre. La perfection de la création ne peut être atteinte sans la formation de cet être libre qui devient alors créateur, lui-même, avec l'aide des forces spirituelles du Christ venu "pour porter les péchés du Monde".

LUCIENNE JULIEN

LA PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN A L'HEURE TOULOUSAIN

Après l'assassinat de l'ami du Pape, le légat Pierre de Castelnau, Innocent III lance un appel solennel à toute la chrétienté pour se croiser contre les cathares et leur protecteur le comte de Toulouse. L'armée des croisés se forme. Sur citation du légat Milon, Raymond VI se rend à Valence en mai-juin 1209 et s'engage à remettre sept places fortes à l'Eglise, dont Oppède, Mornas et Beaumes dans le Comtat Venaissain.

Milon exige des consuls d'Avignon, de Nîmes et de Saint-Gilles, de se considérer comme dégagés de leur serment de fidélité si le comte manque à sa promesse.

Au concile de Saint-Gilles tenu par Milon, assistent notamment les évêques de Marseille, d'Avignon, de Carpentras, de Vaison, de Cavaillon, d'Orange... Raymond VI promet de

rétablir l'évêque de Carpentras dans ses droits, de restituer ses biens à celui de Vaison, de chasser ses mercenaires et de persécuter les Juifs. Le comte reçoit en outre l'ordre de verser 18000 sols à l'évêque de Carpentras, 1500 au prieur de Flassan, 1200 au sacristain de l'Eglise de Carpentras et 1000 à un prêtre non nommé.

Le 12 juillet 1210, Raymond VI et Guillaume des Baux, prince d'Orange, conviennent que ce dernier rende au comte de Toulouse, la place de Vacqueras et Raymond lui donne en fief sa part des places d'Uchaux, de Frigolet et de Courthézon.

Simon de Montfort, chef militaire de la croisade, poursuit son avance et s'empare des états du comte de Toulouse les uns après les autres. En 1215, au concile de Latran, trois candidats se disputent la succession toulousaine en présence du malheureux

Raymond VI : Guy de Montfort, au nom de son frère Simon, Pierre Bermond époux de Guillemette fille bâtarde de Raymond VI, et le successeur du comte de Toulouse, son fils Raymond VII. Le Comtat Venaissin est attribué à Rome, les autres domaines sur la rive gauche du Rhône, seront remis ultérieurement à Raymond VII et les états conquis par les croisés à Simon de Montfort. En dédommagement, Raymond VI reçoit 400 marcs d'argent annuels.

C'est désormais en Provence que se situe les possessions des deux derniers comtes de la dynastie des Toulouse. (9) Les populations accueillent avec fureur ce verdict. Raymond VI est entièrement spolié; son fils ne reçoit qu'un héritage largement amputé. Les réactions de fidélité à leur prince ne tardent pas; Avignon et Marseille soutiennent militairement leur cause.

Il n'est pas surprenant qu'Avignon et Marseille disposent de forces : érigées en république, ces deux villes entretenaient souverainement des gens d'armes.

Dans le Comtat, des garnisons toulousaines sont placées à Pernes, Malaucène, Beaumes et Bollène.

Ecoutons l'auteur anonyme de la Chanson de la Croisade témoigner avec énergie de la fidélité et de l'attachement des seigneurs provençaux au

comte de Toulouse. Il fait dire aux Français :

" Le jeune comte, ici, (en Provence) est plus aimé qu'un Dieu les barons provençaux ne le trahiront pas! "

Tous, Rostand de Carbonnières, Bertrand d'Avignon, Pierre Bonace, Cotignac, Pierre de Lambesc, Guigue de Gaubert et tant d'autres, répondront sans hésiter à l'appel du comte quand l'heure de la "réconquista" sonne avec le siège de Beaucaire. Le futur Raymond VII, âgé de 19 ans, à la fougue de la jeunesse pour lui et, remplace de plus en plus son père affligé par le destin.

Le comte encore enfant leur dispute sa terre, défend sa juste cause avec acharnement, assaille bourgs, châteaux, cités et villes franches. Or, voilà qu'il devise un jour, avec son père et ses plus sûrs barons : Dragonet, Guiraudet, fils de sire Guiraud, et Gui de Cavaillon.

"Ecoutez-moi, seigneurs, leur dit Raymond le vieux. Je m'en vais pour l'Espagne en quête d'alliés. Je vous confie mon fils, messire Raymondet, soyez ses lieutenants, ses conseillers ses frères. Cette guerre est autant que la sienne, la vôtre. Vous en sortirez grands ou perdus à jamais. Quant à vous mon enfant, fiez-vous à ces preux. Partagez avec eux vos bonheurs et vos peines. Que le destin de

l'un soit le chemin de tous. Honorez sans faillir les nobles d'Avignon, comblez ces bonnes gens de tous les biens possibles, vous avez besoin d'eux pour tenir le pays."(10)

En 1216, au nom de son père, le jeune prince, encourage les Avignonnais, leur accorde sûreté et liberté pour leur personnes et leurs biens dans ses états, remise des péages et des impôts et réduction de moitié du péage sur le sel.

" Il est grand temps d'agir. Soyez fort dit Raymond. Vous apprendrez bientôt qui vous aime vraiment. " Le père étreint le fils et le voilà parti. Par les pluies et les vents droit en terre d'Espagne. Alors le jeune comte envoie des messagers à ses compagnons d'armes. Il leur donne en secret rendez-vous à Beaucaire.

Pendant que le vieux comte Raymond part pour l'Aragon recruter de nouvelles troupes, le jeune prince à la tête de son armée, essentiellement composée de provençaux, s'empare de Beaucaire et de son château. Par la perte de Beaucaire, Simon de Montfort essuie son premier échec important après avoir été investi, par l'Église, du titre de comte de Toulouse.

Alors à Tarascon le peuple court aux barques, se mêle au long bateaux descendus d'Avignon et traverse le Rhône. Il envahit Beaucaire en foule débridée, criant par les ruelles:

"Notre sire le comte est entré dans la ville !

On crie, on se bouscule, on fuit, rasant les murs, les soldats communaux (Soldats provençaux) vont s'armer à la hâte, les barons provençaux s'empressent, hurlant leurs ordres " Sonnez des trompes ! Hardi ! Déployez les bannières ! A nous, Toulouse ! " Ils foncent droit sur l'ennemi.

Les français perdent pied, se replient en désordre à l'abri du château... (11)

Alors sans perdre une heure on construit un bélier pour réduire à merci le donjon et les hommes. On confie sa manœuvre à Gui de Cavaillon et aux vaillants de Vallabrègues...

Dans le camp toulousain chacun, en vrai baron, se dresse l'arme au poing, criant : "Hardi Toulouse ! Avignon ! Vallabrègues ! Beaucaire ! Redessan ! Malaucène ! Caromb !

La troupe se déploie dans les jardins fleuris. Nul ne sonne l'assaut. Les ennemis s'observent. Seuls, Aimon de Caromb et Raymond Belarot (12) sans crier gare attaquent...

Le comte de Monfort convoque ses barons...

" J'enrage, messeigneurs. Cette terre est à moi. Le comte de Toulouse est un truand, un traître. Il ose me narguer ! Un enfant de quinze ans ! Il

n'a rien : n'y pouvoir, ni solde pour ses gens, et pourtant le voici qui me prend la Provence.

La charge des croisés s'enfonce puissamment dans l'épaisse forêt des cuirasses adverses. L'accueil des Provençaux est vaillant.

Les Français sont à bout de forces. Ils se replient.

Un messenger, soudain, apparaît sur le seuil de la tente comtale. Il est pâle, défait. " Sire comte Montfort, dit-il, votre vaillance, votre hargne à combattre et le feu qui vous tient, ne sont plus, sachez-le, que vertus inutiles. Vos hommes sont à bout. Ils endurent l'enfer. Chaque souffle est martyre. Ils ont la mort en bouche. Je viens de m'échapper du donjon de Beaucaire. Je n'y serais resté pour tout l'or d'Allemagne...

Monfort, fumant de rage, consulte ses barons, puis écrit une lettre(13) qu'il fait secrètement porter à Dragonet (14) le plus sage et subtil des hommes de Beaucaire. " Soyez mon messenger auprès du jeune comte, lui dit-il. Je renonce à Beaucaire et Provence s'il libère mes gens enfermés au château. " Dragonet joue le jeu. Il est vaillant, habile. Il parle aux uns, aux autres, il fait tant et si bien que l'on rend à Simon ses hommes, rien de plus : leurs biens, armes, chevaux, harnais, équipements sont laissés aux barons du comte de Toulouse.

Le lendemain matin, dès l'aube ensoleillée, Monfort lève le siège.

Simon de Montfort vaincu, l'ost des croisés quitte Beaucaire le 24 Août 1216.

Par la délivrance de Beaucaire et la prise du château, commence la revanche momentanée des comtes de Toulouse Raymond VI et son fils le futur Raymond VII. L'autorité tyrannique et les cruelles exactions des croisés, causent un grand mécontentement que mettent à profit les deux comtes. Raymond VI entre dans Toulouse accueilli par la population en héros libérateur.

En septembre 1217, les croisés mettent le siège devant la capitale occitane.

Simon de Montfort, l'impitoyable et cruel serviteur aveugle de la papauté, est frappé à mort devant les remparts de Toulouse, par une pierre lancée d'une catapulte alimentée par des femmes. C'était le 25 juin 1218.

Un pierrier est à l'œuvre. On vient de l'amener du moutier Saint-Sernin.

Sur le chemin de ronde, à l'abri des crénaux, des femmes le manœuvrent, une pierre est tirée. Elle tombe tout droit sur le heaume d'acier de Simon de Montfort. Son front en est crevé, sa mâchoire brisée, sa cervelle et ses yeux jaillissent de la tête. Le comte ensanglanté, tombe à terre. Il est mort.

Cette mort subite déconcerte les croisés. Les comtes de Toulouse exploitent cette situation favorable et reconquière presque tous leurs états avec l'aide des seigneurs provençaux qui continuent à leur fournir de puissants secours en dépit des menaces du pape Honorius III et des anathèmes lancés par son légat le cardinal Bertrand.

Toujours très attachés au parti toulousain les Avignonnais, après avoir été excommuniés, poursuivent intensément la guerre contre les alliés des Montfort.

Au cours de ces luttes, Guillaume des Baux, prince d'Orange, avait pris le parti des Français; fait prisonnier par les Avignonnais, exacerbés par les cruautés des croisés, il est écorché vif et coupé en petits morceaux. Un bref du pape Honorius III daté de 1219, (15), ordonne à tous les fidèles de courir sus aux Toulousains et aux Avignonnais, à Raymond, comte de Toulouse, à son fils, au comte de Foix et de Comminges et à leurs enfants pour avoir tué et mis en pièces Guillaume des Baux, prince d'Orange."

Amaury de Montfort, fils aîné de Simon de Montfort, tente de remplacer son père à la tête de l'armée des croisés, mais il n'a pas les capacités d'assumer cette lourde charge. A la sévère bataille de Baziège, en 1219, Amaury de Montfort est défait par les troupes du comte de Toulouse et de

Raymond Roger de Foix .

Le jour de cette importante victoire, le jeune Raymond VI fait pendre un traître passé dans le camp franchiman, le chevalier provençal, Pierre-Guilhem de Séguret, qui avait tenté de le tuer en le poursuivant sans relâche pendant le combat.

Soudain, Pierre Guilhem de Séguret s'écrit : " Barons, portez-vous tous contre le jeune comte ! Je crains par-dessus tout son superbe courage, sa puissante noblesse et sa grande fierté !

- C'est lui qu'il faut tuer, sinon, je vous le dis : avant la fin du jour nous serons en débauche !"

....

La bataille est gagnée. Sire Pierre-Guilhem seigneur de Séguret est aussitôt pendu. Raymondet s'en revient le jour même à Toulouse .

En témoignage de reconnaissance pour les secours matériels en hommes et en argent et aussi pour marquer la douloureuse perte du grand capitaine provençal Bernard Augier, tué à la tête des troupes d'Avignon, les comtes de Toulouse donnent en fief, le 1er avril 1221, à la ville d'Avignon, toute domination et tout droits sur Caumont, le Thor, Thouzon et Jonquières (16) avec privilège de couper du bois et de faire paître depuis la vallée d'Aigüères jusqu'au Rhône, et depuis Saint Victor jusqu'à

Roquemaure.

Les comtes de Toulouse plus soucieux d'une paix durable avec les dangereux Capétiens que des foudres du Vatican, font porter par Gui de Cavaillon, ce chevalier provençal qu'on retrouve dans la chronique de la Chanson de la Croisade, et Isnard Augier, une lettre de conciliation à Philippe Auguste.(17)

En juillet 1222, le comte de Toulouse se rend en Avignon où par un acte portant cette date, il étend la domination de la future cité papale au monastère de Saint-André et à Sorgues.

Cet acte porte les noms des consuls en charge et deux sceaux en plomb attachés par des cordons de soie cramoisie. L'un représentant le comte Raymond VI à cheval, armé de pied en cap, tenant son épée nue d'une main et son bouclier de l'autre avec ses mots autour :

SIGNUM RAIMONDI COMITIS

et de l'autre côté avec la croix de Toulouse, apparaît pour la première fois sur le sceau des comtes de Toulouse, le mot de :

VENAISSINI (venaisin)

C'est là le plus ancien sceau où apparaît le mot de Venaisin. A l'avant de l'autre sceau, figurent quatre bustes de consuls d'Avignon, le revers est identique à la description déjà donnée.

Le 22 septembre, 1222, Raymond VI meurt excommunié, probablement en Avignon. N'étant pas, de son vivant, réconcilié avec l'Eglise, son corps ne put officiellement reposer "en terre chrétienne " (cimetière catholique).

Le lieu de sa sépulture n'a jamais été découvert.

(à suivre Ch. Galiana)

NOTES

9- Jeanne (1220-1271) enfant unique et légitime du comte Raymond VII et de son épouse Sancie d'Aragon, fut la seule héritière du comté de Toulouse et du marquisat de Provence, mariée au frère de Saint Louis (Louis IX), Alfonso de Poitiers ne sera de fait que le mandataire du roi de France son frère. En 1271, à la mort d'Alfonse de Poitiers et de son épouse Jeanne de Toulouse, les états de la maison de Toulouse sont, ipso facto, annexés à ceux de la couronne de France.

10- La Chanson de la Croisade

11- Il s'agit de la garnison laissée par Simon de Montfort à Beaucaire. Le château était leur lieu de retraite et de sécurité. Simon de Montfort et ses forces, depuis l'extérieur de la ville, tenteront, mais en vain, de dégager la garnison prisonnière.

12- Seigneurs provençaux.

13- Simon de Montfort ne savait ni lire ni écrire, sans doute a-t-il dicté ce message.

14- Dragonnet dit le Vaillant ou le Preux, était seigneur de Mondragon, petite ville de Vaucluse.

Dragonnet le Preux dont le nom apparaît dans maints actes importants et dont les prouesses sont décrites dans les chroniques du temps, était déjà un homme dans la force de l'âge dans les premières années du XIII^e siècle.

Cf.: Etienne de Smet, Mondragon en Provence, P.31 - Roumanille Avignon 1977.

15- Trésor des chartes, bulles contre les hérétiques

16- Toutes ces villes sont situées en département de Vaucluse

17- Bouche- Essai sur l'histoire de Provence, T II, P.1062 Marseille 1785.

" L'IMPUR "

de Jean Guilton de l'Académie Française

Dernier volet, publié tardivement le 5 Novembre 1991, chez Desclée de Brouwer, d'un triptyque dont les autres éléments sont "La pensée de la guerre" et "Histoire et destinée", le livre de Jean Guilton, "L'Impur" annonce clairement son intention polémique.

"J'appelle pur, non le vrai pur des sages, des héros et des saints, mais le pur faux, le faux pur des cathares, c'est-à-dire des hommes souvent éminents, qui se disent purs, plus purs, seuls purs, selon le système si logique du catharisme qui divisa l'Europe du XIIIème siècle" et afin que le lecteur prenne conscience de l'immortelle et persistante figure de l'hérésie menaçante, l'auteur précise: "La tentation cathare existe en chacun de nous.

Elle se manifeste dans la politique, la littérature ou la religion. L'homme moderne est un cathare qui s'ignore."

Et voilà sans doute pourquoi mon-

sieur Jourdain fit de la prose sans le savoir ! Contre l'insidieux virus, l'académicien tire l'épée. Procédant à une minutieuse typologie des attitudes "cathares", J. Guilton va préconiser le choix humain et réaliste d'un impur où, toute chose étant mêlée, un dépassement par "sublimation" reste tout de même possible.

Examinons quelques traits divers qui sont décochés par le philosophe catholique (ou qui sait ? catholique philosophe?) contre les "cathares" dont on prétend ici refaire le procès.

"LE PARTI DES PURS"

Qu'est-ce qu'être "cathare" ? Ce serait porter à son paroxysme l'esprit de pureté donc de ségrégation, de refus moral et politique. L'idéalisme qui est visé aurait pour conséquence non seulement la tyrannie mais aussi le machiavélisme. L'argument est simple : qui veut la fin -toujours pure- doit se donner les moyens, même impurs... à tel point qu'on doit à M. Guillotin le grand service

d'abrèger les souffrances tout en faisant triompher la pureté révolutionnaire. En un mot "les purs sont violents et les violents se sentent purs" p.28)

L'introduction du pur dans l'arène historico-politique ne saurait se solder que par la mise en place minutieuse d'une machinerie d'épuration... Dans ce cas la figure de l'inquisiteur ne serait elle pas celle de l'étrange cathare dont il est question ?

La poursuite de la lecture de l'ouvrage va nous confirmer que M. Guilton se fait une idée étrangement malveillante des cathares. Pourtant de nombreux travaux ont déjà rendu justice aux malentendus et calomnies qui ont nourri les procès cathares. Il suffit par exemple de se rapporter au chapitre V "Accusations contre les cathares du beau livre de notre présidente Lucienne Julien "Cathares et Catharisme" (Editions Dangles).

Travestir l'adversaire pour mieux le combattre ne peut guère assurer la crédibilité de la critique.

LES CONTEMPTEURS DU CORPS.

La critique s'engage sur le terrain métaphysique. Le catharisme est un dualisme; en fait un purisme dualiste. L'impur c'est la mixtion et l'on sait à quelles racines gnostiques le mouvement se nourrit. La chute de l'un

dans le multiple est comme dans l'allégorie platonicienne celle de l'âme dans le corps dont elle serait prisonnière. La tâche de salut serait donc de fuir l'impur, d'espérer quitter au plus vite le corps, le monde, la matière. Les cathares seraient donc les contempteurs du corps et de la vie. Tout aussi grave encore; ce que refuserait de penser le catharisme ce serait l'incarnation. Fasciné par l'éthérique pureté absolue (déliée, précise Guilton, le cathare se détournerait des problèmes de mélange et de mystères. Bref, être cathare signifierait soit par un angélisme ridicule ne plus se croire de ce monde, soit lorsqu'il veut en être, être un diable d'inquisiteur !

La logique cathartique d'exclusion - aristotélicienne et binaire - a le caractère implacable du principe du tiers-exclu. Elle empêche une bonne intelligence du concept décisif de "Sublimation". On sait que Freud entendait par là le mouvement par lequel certaines pulsions sont "détournées de leur but sexuel et orientées vers des buts socialement supérieurs et qui n'ont plus rien de sexuel"... esthétique culturels ou religieux. De son propre aveu M. Guilton sublime le mot technique de sublimation et le définit ainsi :

"J'appelle sublimation une fonction cachée dans les profondeurs de

notre conscience et qui consiste à porter notre être au-delà d'un certain limen, d'une certaine limite" p.40

La grande question est de savoir ce qui peut pousser l'individu à un tel dépassement. Ce que reproche M. Guitton à la pensée cathare c'est de ne retenir que l'aspect négatif, traumatisant d'une telle démarche; or, le vrai sens de celle-ci serait dans le passage de l'ablatif à l'oblatif. Dès lors, le saint,

le héros, le martyr, sachant qu'un tel sacrifice serait offrande positive à Dieu ne verrait en lui qu'immense bonheur et valorisation spirituelle. Notons que

finement M. Guitton nous suggère que l'art serait l'accès à la dimension d'une super-perception; la joie et la pensée, respectivement jouissance et parole sublimées.

Le philosophe ne semble guère s'interroger sur ce qui fonde cet acte de se transcender par sublimation. Pour pouvoir être le moteur -même immanent-d'un dépassement de soi, il faut bien que l'idée -ayant pour l'esprit valeur idéale et normative ne soit pas réductible au donné, au fait empirique du mélange.

Comment peut-on concevoir un acte de sublimation sans présupposer quelque idée -même confuse ou abstraite- du Sublime?

LA PARADOXOLOGIE IMMANENTE A TOUTE PENSEE DU MELANGE.

Par ailleurs, c'est l'idée même d'une pensée du mélange qui fait problème. En effet je peux toujours dire que l'esprit et le corps sont mêlés... Mais pour être intelligible, toute pensée du mélange présuppose sans forcément l'avouer, l'idée contraire d'une séparation des substances. Entendons par substance ce qui n'a pas besoin d'autre chose que soi pur être et donc se conçoit comme isolé et pur. Dire que l'apéritif est un mélange d'eau et d'anis, c'est désigner l'ensemble comme le résultat d'éléments composés. En revendiquant la pensée d'une mixture, de la vie mêlée, concrète, charnelle, en voie de sublimation, M. Guitton feint-il d'ignorer que cette idée même prétendument anticathare présuppose pour être crédible la postulation muette d'une séparation analytique des substances?

-ce qui serait dans l'esprit de l'auteur le comble du "péché" cathare. Somme toute, pour avoir une pensée anti cathare, "celle des mélanges" ne faut-il pas être déjà cathare ? Avoir quelque idée pure des éléments du composé?

Mais dans la mesure où le fuir d'une telle pensée est d'urgence stratégique et polémique on comprend

que seule l'évocation du mystère, de l'abîme, propose une issue de secours "par le haut" au salut par sublimation de la vie trop humaine.

LE SENS DU SACRIFICE

L'interprétation que nous allons donner au sens du sacrifice, va déterminer le caractère proprement métaphysique de l'opposition pur impur.

Les cathares sont accusés de ne concevoir le sacrifice que comme une ablation. Dans ce cas nous précisons M. Guitton.

"le refoulement est l'acte cathare pris dans son essence" p.50. On a vu que si l'ablation est un refoulement raté, l'oblation devient refoulement réussi; elle transfigure le malheur -tragique- de l'ablation en bonheur d'élévation à Dieu.

Nous touchons ici à la délicate question théologique de la résurrection de la chair. Même Saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens est soupçonné de céder à la tentation cathare lorsqu'il laisse entendre que ce n'est que lorsque l'âme (psukhé) s'est évanouie que l'Esprit (pneuma) peut procéder à la résurrection des corps (soma). M. Guitton voit dans la fascination esthétique qu'exerce sur nous la statuaire l'image de cette pure résurrection.

Peut-on suivre M. Guitton lorsqu'il déclare sans ambages que si

les cathares ont le sens du sacrifice c'est par péché d'orgueil et lorsqu'il dénonce le péché de volupté de ceux qui s'adonnent à la critique et l'indignation ? Le plus étrange c'est que seuls les cathares sont frappés par ce procès d'intention. S'il trouve sa justification dans une psychologie fine des perversités de l'âme humaine, laissons à Dieu le soin de reconnaître les siens dans la pyramide des saints des héros et des martyrs. Gageons qu'on y trouve quelques bons-hommes!

L'IMPOSSIBLE PENSEE DU PUR.

En définitive c'est notre difficulté voire notre impossibilité de penser le pur qui détermine le choix de l'impur. Le philosophe se propose

pourtant "d'approfondir" ce mot en distinguant trois caractères de la pensée du pur :

1- l'intensité par laquelle toute énergie semble par synergie se concentrer. Ce qui souligne le caractère moteur dynamique de l'idée du pur.

2- l'intégration - "La pureté ne peut pas être une vertu purement négative" p. 59

De même que Hegel nous dit que le vrai est le tout faut-il concevoir que le pur est le tout ?

3- la plénitude - Disant que le pur est l'élément vivifiant qui remplit tout, nous devinons que la pensée du pur est aussi bien celle de l'omniprésence de l'esprit absolu dans le circuit de ses manifestations les plus diverses. Peut-on souhaiter plus belle apologie d'un souci de la pureté? Mais la critique dénie aux cathares, étrangement, une idée juste de la pureté car ils sont du parti de la "belle âme" 'et du "mauvais infini."

Une fois posée là-haut au-dessus de tout, dans la froideur et la blancheur marmoréenne ("Je suis belle aux mortels comme un rêve de pierre") la pureté ne saurait que nous dégoûter du monde. Les poètes, princes des nuées ont une conception cathare de la pureté. A terme, la pure pensée de la pureté, parce qu'elle se nourrit de la négation du monde impur s'exacerbe dans une mystique de l'éternel et de la mort dans la vie.

LE CATHARISME OU LA MORT DESIRÉE ?

Dans ce cas, être cathare serait déjà être mort. L'image du moine, la pensée de la résurrection, celle de la fin des temps et le désir d'éternité, se conjuguent dans la fixation terrible de notre existence sur le point Oméga (Teilhard serait-il un cathare?) qui évacuerait toute philosophie de l'homme ordinaire. Contre le

purisme cathare M. Guitton préconise une pensée de la chair des médiations du "pas encore" de la Moire où s'expérimentent dans les scintillements de surface le quotidien -pourquoi pas la médiocrité d'une vie qui ne semble guère secouer d'exigences absolues, de vocations mystiques, sans crises morales et sans urgences philosophiques. La peur des abîmes et des excès du tragique (les romans français seraient cathare nous oblige à un recul stratégique vers un mode d'être dont l'image humble de "l'homme assis qui se contente d'être ce qu'il est" p. 69 montre l'exaltante perspective. Il en est qui préfèrent voir l'homme debout, et à tout prendre, si l'homme est l'être qui doit être surmonté autant que ce soit dans la perspective musicale et somptueuse des prophéties de Zarathoustra. A vouloir critiquer le purisme et l'idéalisme d'une pensée des hauteurs M.Guitton ne court-il pas le risque de nous faire tomber bien bas?

Dans le magnifique texte de Martin Heidegger qu'il évoque pour illustrer la pensée du même et du simple, "le chemin de campagne" M. Guitton n'ignore pas qu'une "jeune gaucherie" nourrit sa méditation quotidienne à l'ombre de sa lecture du vieux Maître Eckhart, c'est à dire l'un des penseurs les plus lucides et rigoureux de la déité,

maître de la théologie négative qui pose dans son exigeante pureté l'apophatique pensée du divin.

Penser la vie, soit-mais à nous de trouver ce que le renoncement nous donne dans la simplicité où la lumière appelle l'ombre comme la parole appelle le silence. C'est ce que Heidegger précise: "comme le dit le vieux maître Eckhart auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage (il s'agit de celui des choses à demeure autour du chemin) ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu." (Le Chemin de Campagne).

Il n'y aurait aucun problème du pur et de l'impur si l'homme n'était pas un être amphibie, de temps et d'éternité, d'âme et de corps, de joie et de souffrance. Mais cette dualité n'est pas égale ou symétrique-sinon à quoi bon la sublimation?-et l'expérience d'une vie humaine suffit-elle à faire la part des choses ? Les cathares ne le pensaient pas. Au X^e livre de "La République", Platon compare l'âme au glaucos marin qu'il faut nettoyer de ses algues et coquillages. Voilà un travail humble et humain aussi quotidien que la toilette et la lessive. Bien sûr, l'illusion serait d'imaginer une tâche rapide par on ne sait quel empressement infantile. Dans ce cas, celui qui prétendrait être enfin pur serait comme un enfant

impatient, et le comble du ridicule serait qu'il se mêlât de purifier les autres. Les cathares qui, paraît-il mirent en péril la chrétienté (laquelle?) ont-ils seulement allumé quelque bûcher, prononcé quelque anathème ou excommunication (quelle belle définition du sectarisme et de l'intolérance). Et si cette vertu de tolérance propre aux bonshommes est interprétée par M. Guitton comme un laxisme éthique, craignons que par quelque facétie du diable, il ne tombe dans la tentation cathare qu'il voulait fustiger.

C'est un fait, nous sommes dans un monde de mélange, mais la pensée de la vie mêlée peut-elle vraiment se réaliser en faisant l'économie d'une évaluation cathartique qui est discipline du cœur et de l'intelligence?

De même que le scientisme est le risque que court tout homme de science de même la pensée du pur, de l'idéal risque de nous faire perdre le monde et la vie. Mais est-elle condamnée à cela? Par quelle obscure déduction transcendante devrait-elle nécessairement engendrer cette "tentation cathare" que M. Guitton confond avec l'esprit de ségrégation partisane, la violence et la haine, le laxisme et la fornication, le refoulement, les sombres idées mortifères, l'orgueil et l'idolâtrie... autant de ressentiments à l'égard de soi et de la

vie? De tels propos ne peuvent que paraître calomnies lorsque l'on sait qu'inspiré par l'Évangile de Saint Jean, l'amour chrétien n'était pas un vain mot pour les cathares qui se sont illustrés par leur souci constant et très concret de la *caritas* ou au cœur même de la communauté des hommes vivants et souffrants ils ne séparaient pas la thérapie de l'âme de celle du corps. Mais il se pourrait bien que cette vraie querelle adressée à de faux cathares soit d'un usage intra-ecclésiastique à la rhétorique malicieusement indirecte par laquelle une voix de l'église (sollicite comme médiatrice dans l'affaire "Saint Nicolas" où quelques groupes traditionnalistes occupèrent les lieux) entend faire police chez soi.

Accordons à M. Guitton le bon dernier mot "si ce livre prouve quelque chose c'est qu'il existe un catharisme éternel."

BENJAMIN ORCAJADA

P.S. : Une analyse historique et doctrinale par Ch. Galiana sera publiée dans le prochain numéro.

LE ZODIAQUE MUSICAL DE SAINT-BONNET LE-CHATEAU

2^{me} partie

Il est temps maintenant d'en venir aux hommes! Avec le recul, on aurait tendance à se représenter l'époque médiévale comme ensemble cohérent, voire monolithique. Ce qui n'est vrai qu'en partie: n'oublions pas qu'au XIII^{ème} siècle, la France fut coupée en deux par la croisade contre les Albigeois, le Nord descendant dévaster et s'approprier le Midi, et la Sainte Inquisition parachevant l'hécatombe. Néanmoins, eu égard aux pouvoirs en place, l'Europe était alors unie en un peuple de fidèles : la Chrétienté. C'est en ce qu'en un certain langage, on a pu appeler: "le temps du Royaume".

Mais au XIV^{ème} siècle, et à plus forte raison en ce début du XV^{ème} siècle, il n'en va plus de même. L'idéal commun s'effrite; nous sommes aux marges de la Renaissance; mais de cela, personne ne peut avoir

conscience. Si, pourtant... une corporation, celle des banquiers, surtout les banquiers florentins. Cela parce que, si la France est ravagée, la Lombardie, épargnée, prospère. En cette période d'urbanisation, les villes ont acquis des franchises. Les seigneurs féodaux gros propriétaires fonciers, ont vu fondre leurs sources de revenus à la mesure de la dépopulation des campagnes : la grande peste, les guerres incessantes, les rapines généralisées. Alors, les banquiers, issus de la classe montante de la bourgeoisie, leur ont offert des "accommodements". A ce jeu, bien vite les petits seigneurs se virent ruinés, sans autre ressource que celle d'aller grossir la clientèle des "grands". Ces "grands", eux, qui se faisaient plus riches! La guerre de Cent Ans fauchait la noblesse, et les survivants voyaient s'accroître leur patrimoine dans la mesure où ils héritaient des disparus. Cependant, on n'hésitait jamais à faire la guerre. D'abord, ainsi le voulait le code de l'honneur. Et si l'on était vainqueur, en toute justice on s'appropriait les dépouilles du vaincu. Or, la guerre étant une fête on s'y rendait en grand arroi. D'où le butin en armes précieuses, bijoux, riches étoffes, qui jonchaient littéralement les champs de bataille. Les corps dépouillés étaient laissés nus. Il faut encore parler de la rançon dûe au vainqueur.

Si l'on n'avait aucun riche vaincu "à se mettre sous la dent" restait un dernier expédient: se reconnaître l'homme lige d'un seigneur - qu'on s'appliquait à chercher le plus puissant possible. Dans la "troste" germa-

nique ancienne, l'homme qui fait allégeance doit à son chef la plus entière fidélité. Il prête serment à genoux, il place ses mains entre les mains de celui qui l'accueille, il pose sa tête sur ses genoux. Dès lors, le chef lui aussi engage sa parole : il doit être le nourricier de son féal, le fournir en armes, mais aussi en dons, colliers et bracelets - à l'époque, ils étaient d'or- prélevés sur le butin.

On sait que la noblesse médiévale est l'héritière des guerriers francs. Aussi la coutume germanique de la "troste" a-t-elle pu survivre jusqu'aux temps féodaux avec les mêmes gestes. Tout au plus y fut-il superposé un rite religieux chrétien. C'est ce qui fut appelé "l'hommage".

En ces temps de guerre et de famine, ce que le guerrier isolé attend du seigneur qu'il se choisit, ce ne sont plus colliers ou bracelets, mais plus simplement du pain, des armes, et un milieu solidaire voire affectif. Car pour l'homme de ce temps, les valeurs compagnonniques sont revêtues d'un caractère quasi sacré.

Mais à l'époque qui nous occupe, vers 1420, la société féodale craque de toutes parts : guerres, peste, pillages. En même temps, de manière invisible se prépare un changement d'un autre ordre, l'homme est en train de naître à lui-même en tant qu'individu. Il faut encore attendre cent ans avant la Réforme - 1515 - mais Luther eut des prédécesseurs : John Wyclif en Angleterre, Jean Huss en Bohême. Ce qui se prépare, c'est la séparation entre le magistère ecclésiastique et ce qui deviendra la laïcité.

Et puis, la mortalité galopante a suscité la prolifération des ordres mendiants, pour lesquels pauvreté, ascétisme, retour au christianisme originel, sont les remèdes à toutes les calamités. Dans le même temps, mais sur le mode inverse, la création des Ordres chevaleresques est l'affaire des princes qui prient, eux, un Seigneur de justice, un Christ souverain; c'est à dire un Dieu, archétype royal relié à la notion de hiérarchie... Anachronisme dans la grande mutation en cours. Mais celà, la Chrétienté guerrière ne peut encore le percevoir. Bien mieux, elle rêve...

Et à quoi rêve-t-elle? Elle rêve au retour du Héros! Entre le héros des ordres chevaleresques et le saint des ordres mendiants se creuse un hiatus, qui n'est autre que le reflet de l'ambiguïté fondamentale du Christianisme: le Dieu fait Homme. Or, un siècle plus tôt, cette ambiguïté fut vécue, assumée, réalisée par l'Ordre du Temple. Les Templiers étaient à la fois des moines et des soldats. La Terre Sainte perdue, le Temple disparu, (on sait comment en 1312), il se créa un vide idéologique immense que rien désormais ne semblait devoir combler. La société féodale, où plutôt la noblesse guerrière qui lui survit, se trouve, selon l'expression actuelle, "en manque", en manque d'un grand idéal auréolé de gloire. Le Temple, modèle majeur, est aboli. Il en subsiste l'image du Héros et du Saint conjugués en une seule personne. Cette image va poursuivre une carrière sublimée au cœur d'un mythe, celui de la Cour du Roi Arthur.

Tout d'abord, le Roi Arthur renouvelle en le perpétuant, le souvenir non aboli du Chef dispensateur de dons. Celà est confirmé par Arthur lui-même. "L'Histoire de Kulhwch et Olwen", conservée dans le manuscrit du Livre Rouge de Hergest (fin du XIV^{ème} siècle) rapporte ses propres paroles : ... "Nous ne sommes nobles qu'aussi longtemps qu'on nous fréquente. Plus nos dons sont généreux, plus sont grandes notre noblesse, notre gloire et l'admiration que nous inspirons".

Sa cour est à la fois cour d'amour, temple et palais, où tous, festoyant et jouant, attendent la venue du Chevalier-rédempteur.. Mythe-refuge de la caste noble, qui préserve à la fois sa nostalgie des gloires passées et son espérance en des temps aventureux à venir.

Jérusalem n'est plus la ville de ce monde à reconquérir. Mais on rêve de la Jérusalem céleste, du Montsalvat où est gardé le Graal. On a oublié, si toutefois on l'a jamais su, que le Graal est né du Chaudron d'abondance des Celtes. Le Graal, c'est ce calice merveilleux porté par les Anges, où le sang du Christ est le suprême cordial ! Et l'on s'y enivre ! L'historien Georges Duby a bien exprimé ce sentiment à la fois de frustration et d'ardeur imaginative, dans "Le temps des Cathédrales" (p. 246) :

..."Dans ce moment de l'histoire culturelle de l'Europe, le récit de chevalerie est l'agent d'une intoxication véritable dans l'ensemble de l'aristocratie. Il enserre le

comportement de parade de cette classe dans un système de rites de plus en plus figés...Au moment même où l'évolution économique commençait à ruiner les familles de vieille noblesse on voyait se construire, de celles-ci, des images symboliques et vaines, mais qui maintenaient efficacement les valeurs de jeu. Tels ces Ordres de Chevalerie que les rois de Castille, l'empereur, le dauphin du Viennois, les rois de France, ceux d'Angleterre, et bientôt tant de princes de moindre puissance, fondèrent à tour de rôle, au XIV^{ème} siècle, pour s'entourer, comme le roi Arthur, d'autres chevaliers de la Table Ronde ... Autour de Prouesse et de Courtoisie s'ordonne la vraie liturgie de ce temps, la seule qui reçoive encore l'adhésion des cœurs..."

Cette aventure à la fois épique et spirituelle, une petite ville tire gloire de l'avoir pleinement vécue. Au XIV^{ème} siècle, d'église point, juste une chapelle dépendant de St-Nizier-de-Fornas, siège paroissial. Saint-Bonnet parviendra cependant à bâtir sa Collégiale grâce aux libéralités posthumes d'un de ses riches bourgeois. L'acte de naissance est inscrit dans la crypte en caractères gothiques : " L'an du Seigneur mil quatre cent et le huitième jour du mois de Mai, la présente nouvelle église fut commencée avec les biens de Guillaume Taillefer qui lui légua environ deux mille livres tournois, lesquelles furent dispensées par Bonnet Grayset. Ledit Bonnet fonda et dota cette Chapelle en l'honneur de Dieu, de la Bien-

heureuse Vierge Marie, du Bienheureux Michel et de tous les Saints..." C'est à l'organisation d'un Collège sacerdotal attaché à l'église que la petite ville dut son statut privilégié : trente prêtres sociétaires, tous natifs de Saint-Bonnet, issus des meilleures familles, et qui devaient avoir été tenus sur les fonts baptismaux de l'église même ... caste soumise à une stricte réglementation concernant les régalia, ou tenues sacerdotales au cours des offices, avec le port obligatoire des gants. Mais ils formaient aussi une société de lettrés et de savants et furent dès le XV^{ème} siècle, les fondateurs de la Bibliothèque, qu'ils enrichirent d'ouvrages inestimables.- dont certains ont survécu aux pillages de la Révolution. Cette constellation de savoirs aboutit à la création des Ecoles de Saint-Bonnet, le renom des chaires de la Collégiale s'étendit au loin, Saint-Bonnet, phare religieux et intellectuel, fut visitée par des universitaires réputés.

Ce rayonnement s'accrut des munificences seigneurales. Bourbon- l'Archambault; avec son château aux vingt quatre tours, fut le berceau de l'illustre Maison qui, déjà plusieurs fois alliée aux Capétiens, devait par la suite, avec Henri IV, accéder au trône de France. En 1229 Louis XIII, duc de Bourbon avait épousé Anne-Dauphine - héritière du dernier comte du Forez. Cette grande dame affectionnait la studieuse petite ville. Un vitrail de la nef perpétue le souvenir de ses séjours à Saint-Bonnet. Elle avait fait de la chapelle basse son oratoire. Est-ce

à son influence qu'est dûe la reconversion de cette crypte en un haut-lieu initiatique destiné à la chevalerie? Cédant à un entraînement de caste, mais aussi à un souci de prudence face aux mœurs violentes d'une jeunesse qui ne songeait qu'à en découdre, Louis II de Bourbon avait créé l'Ordre de la Ceinture d'Espérance. Où pouvait-il mieux en établir le siège sinon en cette Collégiale si majestueusement surélevée, dans la chapelle basse à la fois accessible et discrète, remarquablement desservie au cœur d'une cité honorée des docteurs de l'époque - et de surcroît protégée du malheur des temps par sa triple enceinte fortifiée?... La chapelle aux anges musiciens deviendra le temple où les chevaliers de l'Ordre recevront l'investiture sacramentelle.

Les fresques sont datées du premier quart du XV^{ème} siècle soit vers 1425. On ignore le nom du peintre, peut-être un artiste venu de la cour des Papes en Avignon. Ces fresques relèvent indubitablement de l'école italienne : dépassée, la roideur des Primitifs inspirés de l'école byzantine. Les lignes souples des vêtements flottants, les mouvements aérés préparent à la grande libération picturale qui trouve son apogée en Botticelli. Les quatre évangélistes trouvent une place réduite dans l'angle des retombées de voûte. Jean et son aigle, Luc coiffé du haut bonnet des médecins de l'époque médiévale, avec un malheureux petit taureau logé sous le pupitre, Marc, de rouge vêtu, représentant du signe du Lion, un lion apprivoisé qui lui parle à l'oreille.

Enfin Mathieu dans la grande robe saturnienne du Verseau, ayant à ses côtés l'ange inspirateur.

Vue depuis l'autel, la voûte développe un panorama céleste foisonnant d'ailes. Au long des retombées nord et sud sont répartis les anges musiciens. Au fond, sur le mur de l'ouest, la fresque du Paradis. Au sommet, dans une gloire blanche et écarlate, deux groupes : celui qui regarde l'autel est formé par une grande Vierge encadrée par deux anges chanteurs, avec, déployé devant eux, un long phylactère musical. Plus loin vers le fond, un autre groupe d'anges chanteurs.

L'étrangeté réside dans les ceinturons noirs et blancs qui se fauillent en plein ciel entre les anges et les étoiles. Ils illustrent l'Ordre de la ceinture d'Espérance, avec la devise "Espérance" visible en lettres d'or sur chacun d'entre eux. Le parallèle est sensible entre ces ceinturons bloqués d'orfroi et la Ceinture exemplaire du zodiaque typifiée par les anges aux riches parures. Les premiers, évoquant la seconde, devaient concourir à l'exaltation d'une jeunesse chevaleresque venue ici recevoir son brevet de vaillance.

Le choix du ceinturon est aussi un rappel des origines de la caste noble. Chez les Francs, la ceinture était une distinction accordée à la naissance et au mérite, elle conférait au récipiendaire certains privilèges. Elle était le signe de l'admission du jeune homme dans les rangs de l'armée. En ceignant la ceinture, il quittait les compagnies d'adolescents pour revêtir la tenue du

guerrier. A la ceinture, on suspendait les armes et parfois le bouclier.

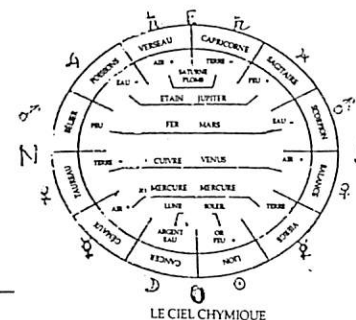
La création de l'Ordre a procédé de trois courants fondus en lui :

- le substrat religieux médiéval, avec un culte à mystères perpetué par l'Eglise sur des modèles antérieurs.

- la courant germanique dérivé de la conquête franque; la noblesse d'épée est issue des quelques milliers de guerriers qui envahirent la Gaule à la suite de Clovis.

- enfin le courant celtique, traditionnellement, les familles nobles étaient initiées aux récits fabuleux contés autour du Roi Arthur, et l'on brûlait de prendre pour modèle l'un des héros de sa cour, Lancelot, Perceval, Ogier...

Cette voûte n'était destinée à être contemplée que de la fine fleur de la chevalerie. Les futurs braves qui venaient se recueillir là avaient sous les yeux une sorte de mémoire, à la fois cosmogonique, religieux et musical qui, dans un esprit plus éthéré, devait renouveler pour eux le périple initiatique proposé par la Table Ronde. Ils pouvaient en reconnaître les repères traditionnels à travers la représentation des douze anges, ainsi qu'à travers le symbolisme de leurs instruments. L'ordre des fresques obéit à un schéma initial, celui du "ciel chymique" des Anciens. (à suivre) RENÉE CAMOU



Chronique Littéraire

RIMBAUD :

Illuminations et silence

L'année de la commémoration du centenaire de la mort de Rimbaud le nom du poète a été donné à un astre du ciel. N'assistons-nous pas à la cristallisation d'un mythe ? Voici que "le fils du soleil", "l'homme aux semelles de vent" s'est métamorphosé en étoile. A lui les solitudes sidérales, et les astres à ses pieds couchés comme des chiens !

Combien d'années-lumière le séparent de l'enfant docile, de l'élève bon en tout, récoltant invariablement tous les premiers prix, y compris celui d'instruction religieuse ? Mais exceller se conjugue comme exécuter. Alors, quand il ne lui a plus été possible d'apprendre quoi que ce soit de ses anciens maîtres, et qu'il a trouvé leur lait amer - à Izambard lui-même n'a-t-il pas reproché de rejoindre avec trop d'ardeur le "râtelier universitaire" et, suprême insulte, de "rouler dans la bonne ornière" ? - le sale gosse, le voyou a préféré partir, apprendre seul l'alphabet des routes, et conjuguer comme bon lui semble le verbe inaliénable de son génie. Son savoir ne résulte pas de ce qu'on lui a appris. Il sait, et il proclame que "les gouttes de rosée" sont "un vin de vigueur"; la feuillée, un "écran vert taché d'or" et qu'on peut être "par la Nature, -heureux comme avec une femme".

La vraie vie est ailleurs.

Rimbaud adolescent, c'est l'amour de la fugue. Ici ne suffit pas. La vraie vie est ailleurs. Ici désigne d'abord la campagne ardennaise mille fois honnie, mais n'est-ce pas aussi n'importe quel point du globe ? Partout où la vie se dégrade en intérêts médiocres. Le génie de Rimbaud adolescent c'est de n'accepter aucun compromis avec cet ordre bourgeois qui ne génère rien d'autre que les multiples formes d'accroupissements. Fuir est le seul recours de celui qui a pour vocation d'être vivant. Et non seulement fuir, mais trahir est un devoir.

"...l'enfant

Géneur, la si sotté bête,
Ne doit cesser un instant
De ruser et d'être traître."

Trahir les poètes autrefois adorés, leur rhétorique, leurs poétiques, leurs esthétiques, bref, tout ce qu'il appelle leur artisterie.

Le "Bateau Ivre", charnière entre les premiers poèmes où l'on sent encore la marque de ses prédécesseurs, et une forme de poésie novatrice qui rompt avec toutes les formes connues, ne suffit-il pas à comprendre que depuis toujours son mode d'être est la rupture ? Il faut rompre aussi avec les maîtres et les dieux car rien de ce que nous montrent maîtres et dieux n'est digne de notre intérêt, mais il faut se faire Voyant.

"Je me suis reconnu poète"

Dans la fameuse lettre à Izambard, il définit en même temps que son projet "il s'agit d'arriver à l'inconnu" une pratique dont il est indissociable: "Je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout et je ne saurai presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes,

mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute."

Rimbaud désigne d'un même mouvement l'origine, l'objectif, la pratique et le résultat de cette pratique : la poésie. Les quelques lignes qui résument ce que l'on a appelé la théorie du voyant sont encadrées par les mots: "Je veux être poète" et "il faut être né poète, et je me suis reconnu poète. "L'intention affirmée ici n'est-elle pas la reconnaissance d'une essence dont il ne saurait être l'auteur ? " Ce n'est pas du tout ma faute. " Un tel projet ne correspond à rien qui soit d'ordre social. Et Rimbaud s'est fait Voyant, "voleur de feu", pour que la liberté de sa parole nous embrase.

Impraticables sont les chemins, mais intrépide le voyageur :

"Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde en avançant."

L'essentiel est hors du monde. La fugue se transforme en chasse. Chasse spirituelle dont le mode d'expression privilégié est la poésie. Avec l'âme du poète pour seule arme. Arme et cible à la fois. Cette âme, il sait la travailler, ce qu'il appelle brasser son sang", l'épuiser en pratiquant sciemment "le dérèglement de tous les sens", la régénérer aussi en mettant tout son génie à ne pas assouvir ses faims mais à les célébrer comme des fêtes:

"Si j'ai du goût, ce n'est guères
Que pour la terre et les pierres...
Mangez
Les cailloux qu'un pauvre brise,
Les vieilles pierres d'églises,
Les galets, fils des déluges,

Pains couchés aux vallées grises !...

...Mes faims tournez ! Paissez, mes faims !"

Seules les illuminations ne peuvent combler la faim et la soif de Rimbaud le mendiant. Dans le monde qu'il découvre abondent, les prodiges :

"Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !"

Le Bateau Ivre n'exprimait-il pas déjà la prescience d'une poésie inouïe, indéfinissable mais aux effets persistants ? Ces prodiges sont à la mesure de l'audace qui les suscite : "J'ai embrassé l'aube d'été"... "La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom. "Visions d'exaltations". Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée" ou d'apaisement : "La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste descend en face du talus, comme un panier contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous."

Après la répression qui suivit la Commune de Paris dans laquelle il avait mis tout son espoir, espoir d'un monde régénéré, de l'amour réinventé, la question était déjà de savoir comment se sauver de l'horreur du monde. Il a cru jusqu'ici qu'il suffisait de se marier à la beauté, n'importe où, tout de suite, dans un bois de lauriers ou une cathédrale, une fondrière ou dans la voie lactée.

Mais cela même ne suffit plus. La rupture engendre la rupture et il lui faut désormais tout quitter. Quitter l'Europe. Injurier la beauté, pour l'avoir trouvée amère. Vient alors l'abandon définitif après lequel sans doute il n'y aura plus d'abandon possible : celui de la poésie.

"Je suis maître du silence" Rimbaud, est-il nécessaire de le rappeler, a 21 ans lors-

qu'il cesse d'écrire. Ainsi aux fulgurations de sa parole poétique succéda un incompréhensible silence, défiant tous les commentaires. Un silence qui a la résistance du diamant. Aussi provocant que sa parole. Impossible de ne pas croire qu'il corresponde à une intention. Celui qui combina les pouvoirs magiques de l'enfant, du mendiant, du prince et du génie est donc aussi incontestablement un maître du silence.

"...Peut-être les gouffres d'azur, les puits de feu. C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.

Aux heures d'amertume je m'imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du silence. Pourquoi une apparence de soupirail blémirait-elle au coin de la voûte?"

N'est-il pas stupéfiant de découvrir que tout Rimbaud est dans l'œuvre de Rimbaud ? Tant de choses ont été exprimées avant même d'être vécues. La dialectique spirituelle n'obéit pas forcément à la transitivité de la chronologie biographique. Ainsi le Bateau Ivre n'a-t-il pas proclamé ses futures conquêtes, ses illuminations aussi bien que ses regrets et, peut-être sa défaite :

"Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache Noire et froide où vers le crépuscule embaumé Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche Un bateau frêle comme un papillon de mai..."

Ce qui est au cœur de la poésie de Rimbaud à son centre hors de la poésie dans une expérience unique de l'âme et du monde, selon une exigence inextinguible d'absolu et de pureté.

Rimbaud le poète s'est tu. A-t-il atteint ce point de perfection où le voyant est devenu si semblable à la vision qu'il se détourne de tout ce qui n'est pas l'illumination elle-même?

Le mystère de son silence c'est le mystère de la vie même. Aimer Rimbaud pour sa parole c'est aimer jusqu'au mystère de son silence.

“Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud” (René Char) Partir pour quoi ? Pour “êtreindre la rugueuse réalité” ? Comme toujours l'image est forte.

Mais même s'il ne s'agit plus maintenant pour lui que d'être efficace, de compter son or avec l'espoir de s'établir, même si ce départ a les couleurs de la défaite : que libre soit cette infortunée !

“Je veux bien que les saisons m'usent

A toi, Nature, je me rends;

Et ma faim et toute ma soif.

Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.

Rien de rien ne m'illusionne;

C'est rire aux parents, qu'au soleil,

Mais moi je ne veux rire à rien;

Et libre soit cette infortunée.”

Peu d'œuvres auront suscité autant de commentaires, d'exégèses et de critiques. Mais qui saura jamais en épuiser le secret? Rappelons-nous les propos de Rilke dans ses “Lettres au jeune poète”

“Pour saisir une œuvre d'art, rien n'est pire que les mots de la critique... Presque tout ce qui arrive est inexprimable et s'accomplit dans une région que jamais parole n'a foulée. Et plus inexprimables que tout sont les œuvres d'art, ces êtres secrets

dont la vie ne finit pas et que côtoie la nôtre qui passe.”

Laissons donc agir en nous la parole du poète:

“J'ai fait la magique étude

Du bonheur, que nul n'élude

Que comprendre à ma parole ?

Il fait qu'elle fuie et vole !”

CATHERINE CERDELLI

Vie de la Société Courrier des lecteurs

Le Comité de rédaction précise que Spiritualité cathare est une société dont la mission est de rapprocher ses membres les uns des autres. Son bulletin en est l'organe de liaison entre tous; ses pages sont ouvertes à tous dans l'esprit de tolérance et le souci de vérité qui appartenaient au fondateur de la Société du Souvenir et des Etudes Cathares, Déodat Roché.

Ne laissons pas se défaire les liens spirituels qu'il avait tissés avec ses collaborateurs. Faites nous découvrir les richesses de votre région; nous publierons vos articles, échos, informations que vous voudrez bien nous envoyer.

Participez à la vie de notre Société.

C'est essentiel pour sa prospérité et pour le rayonnement de l'idéal cathare.

Réabonnement

Avez-vous pensé à régler votre cotisation de 1991 et celle de 1992 ?

Vous pouvez le faire en adressant vos versements à l'ordre de Spiritualité Cathare

CCP 35 460 M. Montpellier

au secrétaire Jean-Philippe Astruc (100 F minimum)

44, Avenue Jean-Jaurès - 11100 Vinassan.

Merci.

Information :

Notre ami Charles Galiana donnera une conférence au Foyer Municipal d'Orange sur le thème Cathares et Catharisme, le 12 juin à 20 h 30.

Le Comité